

**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review

**Band:** 7 (1899)

**Heft:** 26

**Rubrik:** Chronique

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 26.01.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## CHRONIQUE.

---

### I. NOUVELLES THÉOLOGIQUES.

\* **A lire** : — Dans l'*Altkatholisches Volksblatt* (Bonn), 27 janvier 1899: Leo XIII. und<sup>s</sup> die Bibel (von Rœennecke); — 17 février: Zweierlei Katholizismus; — 24 février: la lettre pastorale de M. l'évêque Weber pour le carême de 1899; — 3 mars: Der Altkatholizismus und der vulgäre Liberalismus; — 10 mars: Hervorragende Momente aus dem Leben und Wirken Dœllingers seit 1860 (von D<sup>r</sup> Melzer).

— Dans l'*American Journal of Theology* (Chicago), janvier 1899: the History of Christmas, by Prof. Conybeare; shall the Theol. Curriculum be modified and how? by W. Harper; Fulfilment of Prediction in Isaiah, ch. 40-48, by Prof. O. Gates; the Hastings Bible Dictionary; the Transcendental Element in the Consciousness of Christ, by Prof. W. Adeney; some Aspects of Paul's Theology in the Philipp. Epistle, by Prof. M. Vincent.

— Dans l'*Anglican Church Magazine*, mars 1899: the Moravian Episcopate.

— Dans le *Catholique français* (Paris), janvier 1899: christianisme et positivisme.

— Dans le *Catholique national* (Berne), janvier 1899: le nombre et la vérité; sorties de Rome; — février: pourquoi le pape est infaillible; M. Réveillaud et les jésuites; la Force de Dieu (lettre pastorale de M. l'évêque Herzog); — mars: J.-C. et les philosophes.

— Dans la *Church Gazette*, 7 janvier 1899: the Bishops and the Greek Church; — 18 février: the History of the Greek Church; the Place of Confession in the Prayer Book.

— Dans le *Church Times*, 17 février 1899: Some Features of Modern Romanism; — 24 février: is the Church of England a Compromise? Spiritual Letters of E. B. Pusey; — 3 mars: Papal americanism; Catholicism, roman and anglican, by A. M. Fairbairn; — 10 mars: the Gospel according to St. Marc, by H. Barclay Swete.

— Dans le *Correspondant*, 10 janvier 1899: St. Ambroise, par le duc de Broglie (fin).

— Dans le *Deutscher Merkur*, 3 février 1899: sur le « Dante » du prof. Fr. X. Kraus; — 17 février: témoignages de l'évêque Héfélé contre le concile du Vatican et contre l'infaillibilité du pape; — 3 mars: I. v. Döllinger (von Herrn Bischof Weber); — 17 mars: Beruf und Konfession in Deutschland; Prof. Schell auf dem Index.

— Dans la *Deutsche Rundschau*, mars 1899: Döllinger, par Lady Blennerhasset.

— Dans les *Etudes*, 20 février 1899: le texte hébreu de l'Écclésiastique et la critique sacrée, par le P. L. Méchineau.

— Dans la *Foreign Church Chronicle*, mars 1899: the Manipulation of History in favour of Rome; the Vatican and the jesuits, by W. Stillman; non-communicating Attendance; Anglican Intercommunion, by the Bishop of Albany; the Roman Church's Purgatory, by Canon Meyrick and Dr Duckett; Bishop Strossmayer on the Pope's infallibility; the Doctrine of the Church of England on the holy Communion as a Guide at the present time, by Canon Meyrick; A Vindication of anglo-catholic Principles.

— Dans la *Fortnightly*, février 1899: la vie intime dans l'Inde moderne (touchante histoire religieuse de Srimati et de son mari Kedar Nath), par Max Müller.

— Dans le *Girolamo Savonarola* (Piacenza), janvier et février 1899: Matrimonio civile-religioso, non religioso-civile; San Pier Damiano contro gli abusi del vescovo romano e degli altri vescovi romanisti.

— Dans le *Katholik* (Bern), janvier 1899: Das bundesgerichtliche Urteil betr. staatliche Anerkennung der christkatholischen Gemeinde in St. Gallen; Was im Tessin vorgeht; Warum die Christkatholiken nicht lieber Protestanten wurden? — février: Die katholisch-theologische Fakultät in Bern; Die Kraft Gottes (Hirtenbrief von Herrn Bischof Dr. Herzog); — mars: Döllinger-Feier; Theologische Schulen in Italien.

— Dans le *Labaro*, février 1899: Scienza e fede, pel Ugo Janni; Roma e Milano nel quarto secolo, pel A. R. Pennington.

— Dans la *Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> mars 1899: l'Eglise orthodoxe et la politique austro-hongroise, par Sens.

— Dans la *Quinzaine*, 1<sup>er</sup> mars 1899: Montalembert et Lamennais, par Broussolle; à propos de l'américanisme, par Saint-Romain.

— Dans la *Rassegna Nazionale*, février 1899: le catholicisme à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (réplique à la *Civiltà Cattolica*), par Eleutero.

— Dans la *Revue chrétienne* (Paris), janvier 1899: la théologie de M. Bovon par A. Vautier; — février: du rapport entre l'histoire sainte et la foi chrétienne par E. Ménégos; étude sur l'évolutionnisme chrétien par E. Pétavel-Olliff; les portraits du Christ par A. Sabatier; — mars: l'évolutionnisme chrétien, par E. P.-O. (*fin*); le catholicisme réformiste, par A. Ebray; St. Ambroise et l'intolérance cléricale, par R. Allier; M. v. Egidy, par A. Moulet.

— Dans la *Revue du Clergé français*, 15 février 1899: la théologie catholique depuis le concile de Trente (suite); opinions catholiques sur l'origine du Pentateuque, par J. Després.

— Dans la *Revue historique*, janvier 1899: la formation des Etats de l'Eglise, par H. Hubert.

— Dans la *Revue de métaphysique et de morale*, janvier 1899: fin d'un fragment inédit de « l'Esquisse d'une philosophie » de Lamennais, publié par Chr. Marechal (ce fragment traite de la propriété et de la famille).

— Dans la *Revue philosophique*, mars 1899: la psychologie religieuse dans Michelet, par A. Fouillée; la conservation de la foi, par H. Bois.

— Dans la *Revue des Questions historiques*, janvier 1899: l'épiscopat de St. Basile, par P. Allard; les débuts du monachisme à Constantinople, par le R. P. Pargoire.

— Dans la *Revue de théologie* (Lausanne), janvier 1899: la morale chrétienne de M. Bovon, par Frommel; Péché et évolution, par Fornerod.

— Dans la *Revue de théologie* (Montauban), mars 1899: la religion, son origine et son histoire (contre l'*Esquisse* de M. A. Sabatier), par P. Farel; essai sur la langue grecque du N. T., par E. Arnaud; l'idée de l'absolu dans Biedermann, par Arnal; Rapport annuel des sociétés théologiques de langue française; le Surnaturel (*fin*), par H. Bois.

— Dans la *Rivista cristiana* (Firenze), 5 gennaio 1899: Le idee religiose di R. Lambruschini (G. Luzzi); Ascensioni Umane (E. Bosio); V. Gentile un nuovo Serveto? (E. Comba).

— Dans la *Westminster Review*, février 1899: la décadence de l'Espagne (qui a pour causes la superstition, l'ignorance, le cléricisme et le besoin de sensations violentes), par P. Zandrini.

\* La « **Grande Encyclopédie** » (Paris, 61, rue de Rennes; 1 fr. la livraison). — Les articles théologiques, religieux et ecclésiastiques, contenus dans les dernières livraisons (596 et suiv.), méritent d'être signalés, ceux surtout qui sont l'œuvre de M. E. H. Vollet. Citons: le moine russe Nestor et la chronique dite de Nestor



(article de M. Gavrilovitch); le patriarche Nestorius (article de M. Vollet); l'orientaliste Kaspar Neumann († 1715); le jésuite Neuville († 1775); le Card. Newman († 1890); Newton, philosophe et théologien (article de M. G. Lyon); le théologien John Newton († 1807); les conciles de Nicée (article de M. Vollet); le patriarche Nicéphore († 829); l'historien Nicéphore Calliste; les Nicéas; Nicodème et l'évangile de ce nom; les saints, les papes et les théologiens du nom de Nicolas (par M. Vollet); Nicole et la « Perpétuité de la foi » (article de M. Ruysen); les Niemeyer; le nihilisme; le patriarche Nikon; les saints du nom de Nil; le card. Nithard († 1681); le théologien Nitzsch († 1868); le card. de Noailles († 1729); le jésuite Nobili († 1656); la fête de Noël (par M. Vollet); Nogaret; le livre des Nombres (par M. Vernes); le nominalisme; la nomination (droit ecclésiastique); le nonce; s. Norbert; le card. Noris († 1704); le moine Notker († 1022); Notre-Dame; Nourrisson; le Nouveau-Testament (par M. Vernes); le prêtre Novat de Carthage; l'antipape Novatien et le novatianisme; le noviciat; M<sup>me</sup> Olga Novikov; le P. de Noyelle († 1686); les évêques et les conciles de Noyon; Titus Oatès († 1705); obédience, obituaire, oblat, obsession; G. d'Occam († 1347), par G. Lyon; l'occultisme; Ocellus de Lucanie; Bernardino Ochino († 1565); ste Odile et st. Odilon; les Odon; Œcolampade; Constantin Œconomios († 1857); Œtinger († 1782); office, official, officialité.

\* **M. William James et l'immortalité de l'âme.** — M. W. James, psychologue distingué des Etats-Unis, a publié une étude intitulée: *Human immortality* (Londres, Constable). M. H. de Varigny en rend ainsi compte dans le *Temps* du 1<sup>er</sup> mars dernier: « L'objection, avouée ou tacite, la plus forte à l'idée de l'immortalité repose sur ce fait qu'assurément l'âme est fonction du cerveau. L'esprit se forme, se développe, se perfectionne parallèlement au cerveau: et si le cerveau est atteint, voilà les fonctions mentales troublées, à peu près supprimées. Il suffit de la rupture d'une artère cérébrale infime pour faire d'un génie un imbécile, de quelques décilitres d'eau-de-vie pour métamorphoser en brute l'homme du caractère le plus élevé.

Si l'on n'est point d'accord pour localiser l'âme ou l'esprit en telle ou telle partie du cerveau — Descartes la logeait fort étroitement dans la glande pinéale, alors que les physiologistes modernes la placent dans les lobes frontaux, et plus récemment dans les lobes postérieurs, tandis que le sauvage lui assigne le foie ou le cœur pour habitat — si la localisation exacte de l'âme échappe encore, au moins sait-on que le cerveau est indispensable à son existence. Et dès lors, quelle apparence y a-t-il que l'âme persiste,

une fois que le cerveau s'est désagrégé? Elle commença avec lui; avec lui elle finira; et ce ne sont pas les guéridons valseurs ou les tables logorrhéiques des spirites, avec les plaisanteries très inférieures chères aux médiums qui nous feront croire à la survivance de l'âme.

Elles peuvent amuser et distraire pendant un temps; mais on ne construit point une métaphysique sur d'aussi vacillantes et facétieuses bases.

D'accord, réplique M. James, mais peut-être la question se peut-elle poser autrement. L'âme est fonction du cerveau, cela est certain. Mais il y a des catégories de fonctions très variées. Quand on dit que l'âme est fonction du corps — ou du cerveau — on entend généralement qu'il y a entre les deux termes le rapport qui existe entre la vapeur et l'eau bouillante, entre la lumière et le courant électrique, on sous-entend un rapport de production. Le cerveau produit la conscience, comme le foie la bile, pour dire la chose crûment. Mais est-ce bien là le rapport qui existe entre le cerveau et la conscience — ou l'âme, ou l'esprit, le nom importe peu? — Assurément on en peut imaginer d'autres, et c'est ce que fait M. W. James.

La fonction productive n'est pas la seule que nous connaissions. Tirez la détente d'une arbalète: voilà une fonction — ou un rapport — tout autre: un rapport de libération ou de permission. Ou bien encore regardez le paysage à travers un verre coloré, ou la lumière du jour à travers un prisme: c'est un autre rapport, un rapport de transmission, avec plus ou moins de modification. Sans chercher d'autres exemples, il suffit que l'existence de rapports autres que le rapport de production soit évidente: et dès lors qui, et de quel droit, nous empêche de considérer le cerveau comme pouvant exercer des fonctions autres que la fonction productrice; qui, et de quel droit, peut affirmer que le rapport de production est le seul qui puisse exister entre le cerveau et la pensée? Personne. Par conséquent, à l'hypothèse rapport de production, on est en droit d'opposer d'autres hypothèses, par exemple celle où le cerveau n'exercerait que la fonction de permission ou de transmission.

Et alors les choses changent sensiblement. Supposons en effet — et ici nous entrons dans l'idée idéaliste — que toutes choses extérieures ne sont que des phénomènes de surface, formant un voile derrière lequel se trouve le monde des réalités; supposons aussi que, par endroits, ce voile se peut déchirer, ou amincir assez pour que des rayons de la lumière réelle le traversent, formant des traînées plus ou moins lumineuses. Allons plus loin et supposons

que nos cerveaux sont précisément, dans l'ensemble des choses, des phénomènes de surface, de ces points où le voile est aminci, à demi transparent. Qu'arrivera-t-il? C'est que par eux, et en eux, quelque lumière se glissera, plus ou moins affaiblie, déformée peut-être, ou décomposée, mais lumière enfin, et lumière réelle. C'est que, selon les individus, et selon le moment aussi, tout cerveau sera plus ou moins le hublot par où passe une lueur; toute conscience, plus ou moins, sera reflet, et plus encore, partie de la conscience universelle. Soit dit en passant, l'idéalisme de M.W. James est fortement panaché de monisme hœckélien; mais ceci est secondaire. Avec cette doctrine, toutefois, il est évident que la croyance en l'immortalité est permise. Notre esprit sera immortel parce que cela seul était esprit qui reflétait la réalité et la lumière, et que cette réalité et cette lumière sont, par hypothèse, immortelles.

Une objection se présente toutefois. La notion d'après laquelle l'esprit est le produit du cerveau n'est-elle pas plus simple que celle qui vient d'être exposée? En apparence, oui; non, en réalité. Et voici pourquoi. C'est que là où nous imaginons un rapport de production, nous nous payons de mots. La chose paraît très simple: elle ne l'est pas. Car en disant que le cerveau produit la conscience, nous affirmons quelque chose d'incompréhensible. Remarquez, en effet, qu'il n'y a pas entre les deux termes le rapport, le lien évident qui existe entre l'eau bouillante et la vapeur, par exemple.

Dans ce dernier cas, il y a simple transformation ou mutation de forme: dans le premier, nous ne voyons rien de commun entre les éléments plastiques du cerveau et ce je ne sais quoi qui est la conscience.

Là, il y a homogénéité; ici, hétérogénéité. C'est pourquoi, en définitive, quand nous parlons de « production » de la conscience par le cerveau, nous affirmons une opération qui ne peut se concevoir: nous affirmons qu'il se passe un phénomène comparable à un autre phénomène réel et certain, mais sans que rien nous permette de le faire.

En réalité, donc, là où l'on parle de fonction productrice, on devrait dire simplement qu'il y a variation concomitante, et que deux phénomènes absolument dissemblables se produisent simultanément sans qu'on puisse dire quel lien les unit, ou même s'il existe un lien entre eux. L'hypothèse « rapport de production » n'est donc pas aussi simple qu'on veut bien le dire.

Telle est la doctrine de M. W. James. Elle est intéressante et suggestive, surtout à venir d'un philosophe, et son auteur lui trouve d'incontestables avantages. C'est, d'abord, qu'elle explique

bien les variations de la conscience et de l'intelligence, les variations d'altitude du « seuil », comme l'a nommé Fechner. En effet, au mot « seuil » substituez le mot « voile » : il est clair que le voile varie d'épaisseur selon le moment, et selon le moment la lumière pénètre ou ne pénètre pas.

C'est encore qu'elle cadre fort congrûment avec les faits de la télépathie, que M. W. James tient pour avérés — ce qui est peut-être aller bien vite en besogne ; mais je ne puis insister là-dessus. Pourtant il y a une image de M. James qu'il faut citer, car elle aidera peut-être à comprendre mieux sa doctrine. Il nous suffit, dit-il, de supposer la continuité de notre conscience avec une mer de conscience générale ; par-dessus la digue qui la sépare, des vagues de cette dernière peuvent passer à l'occasion.

C'est en troisième lieu qu'elle s'accorde assez bien avec certains faits que nul n'a mieux formulés que Kant, encore que ceux qui les connaissent soient légion.

« La mort du corps, disait Kant, peut bien être la fin du jeu sensitif de l'esprit ; mais peut-être est-elle seulement le commencement de son jeu intellectuel . . . Le corps, dans cette manière de voir, serait non point la cause de notre pensée, mais seulement une condition qui y met obstacle, et bien qu'il soit essentiel à notre conscience sensitive et animale, on peut le regarder comme une entrave à notre vie spirituelle pure. » Saint Paul l'avait déjà dit : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? »

\* **Les origines grecques du Stoïcisme.** — Voir, sur ce sujet, le Mémoire de M. Ch. Huit, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, en janvier 1899.

\* **Pour servir à l'histoire du Paganisme thibétain.** — M. F. Grenard vient de publier trois volumes in-4° (avec cartes et planches ; Paris, Leroux) sur sa *Mission scientifique dans la Haute-Asie*, 1890-1895. Le second volume traite de la religion, des pratiques religieuses, de la survivance des anciens cultes. M. Marcel Monnier dit à ce sujet, dans le *Temps* du 5 janvier dernier : « Ce Thibet que nous étions habitués à considérer comme la citadelle du bouddhisme est, en fait, bien éloigné de la doctrine que le Très-Sage prêcha dans l'Inde au quatrième siècle avant notre ère. Cette doctrine sévère, réservée à de rares initiés, s'est vite corrompue. Elle disparaît aujourd'hui sous l'apport des mythologies brahmaniques et des superstitions populaires. Au lieu et place de Brahma, le Bouddha a été divinisé, puis subdivisé en deux principes, mâle et femelle, suivant la conception hindoue. Dépourvu de culte à l'origine, le bouddhisme au Thibet s'est attribué tous les rituels de l'Hindoustan, avec leur cortège d'idoles, de formules, de rites

compliqués. Il a même, par les nestoriens, établis au moyen âge en Chine et en Mongolie, emprunté certains détails à la liturgie chrétienne. En réalité, les Thibétains, partagés en deux grandes sectes dont la différence capitale est que l'une tourne ses moulins à prière de droite à gauche, tandis que l'autre les fait virer de gauche à droite, n'adhèrent plus guère que des lèvres à la doctrine de Çakya-Mouni. « Le bouddhisme, dit encore M. Grenard, a fort peu amélioré les mœurs des Thibétains; il a ajouté à leurs superstitions sans y rien retrancher. De ses doctrines métaphysiques, une seule a pénétré tout le peuple, celle de la métempsycose, mais altérée au point que chacun en profite pour faire taire ses scrupules et duper en toute conscience son voisin qu'il suppose avoir pu le tromper lui-même dans une vie antérieure. » L'influence du bouddhisme fut surtout matérielle et politique, grâce au clergé qui, par sa hiérarchie fortement organisée et sa discipline, a réussi à conquérir la toute-puissance temporelle.

Après une étude très documentée sur l'organisation du corps monacal, l'administration, les relations entre Thibétains et Chinois et les attributions du légat impérial à Lhassa, l'auteur termine par des considérations judicieuses sur la politique anglaise au Thibet. »

\* **Pour servir à l'histoire du Polythéisme égyptien.** — On lit dans le *Temps* du 5 janvier 1899: « On sait ce qu'est le grand temple de Karnak: une conception de géants réalisée par des hommes, en l'honneur d'Amon générateur qui « amène à la vie la force des choses cachées ». Dieu provincial, modeste et humble, il se contenta d'abord d'hommages humbles et modestes et rien ne faisait prévoir sa grandeur future, lorsque l'avènement d'une dynastie amonienne lui fut un coup de fortune... Tous les dieux disparaissent dans son rayonnement: — sa maison, fondée par Osirtasen I<sup>er</sup> (24,000 a. C.), devient le monument national par excellence, le Delphes de l'Égypte. Chaque roi, chaque dynastie semblent pris de vertige à son aspect et pour l'embellir se ruent à des entreprises d'apparence chimérique: Aménémat II et III, les princes de la treizième et de la quatorzième dynastie l'ornent et le décorent à l'envi: Thoutmès I<sup>er</sup> l'agrandit: deux chambres, une cour, des chapelles, trois pylônes poussent en avant l'œuvre première: Thoutmès II, Hatshopsitou, la reine, élèvent ces obélisques, objets de notre admiration, et couvrent de bas-reliefs les murs du temple. Thoutmès III refait, en granit, le sanctuaire primitif, restaure le premier pylône, construit le palais qui porte son nom et le célèbre « promenoir », creuse le lac sacré et érige, vers le sud, deux nouveaux pylônes qu'Amenhotpou III augmentera d'un troisième. Il semble que désormais plus rien n'est possible, que le faste et la



splendeur ont atteint des limites définitives ; le monument est unique au monde. Il éclipse les plus fameux sanctuaires.

« Arrivent les Ramessides, et pour ceux-là rien n'est fait, puisqu'ils n'ont rien fait. Ce qu'ils veulent, ils le peuvent. Par leur génie, une végétation formidable semble jaillir d'une planète géante, d'un Saturne monstrueux et colossal. Douze tiges de papyrus s'élançant à de fabuleuses hauteurs, cent vingt-deux lotus s'épanouissent autour d'elles. Ce jardin pharaonique a 52 mètres de long sur 105 de largeur ; les papyrus atteignent 23 mètres, les lotus 15 et ils sont en pierre ! C'est la salle hypostyle de Ramsès I<sup>er</sup>, de Sétî I<sup>er</sup> et de Ramsès II ! (1800 avant J.-C.) A l'intérieur, on grave les cérémonies religieuses et solennelles, les formules mystiques, l'hommage et l'adoration. Le pharaon, les dieux s'inclinent devant Amon, le seul, le grand ; il domine tout dans sa gloire, sa force, son impudeur. Mais il sait reconnaître les offices de son mandataire ici-bas : en retour des offrandes, de sa part de butin, de l'or, des captifs, il l'accueille avec bienveillance et lui accorde de régner sur la terre entière. Il lui décerne la puissance, l'éternelle victoire — et alors, au dehors, sur la surface extérieure qui lui appartient en propre, le pharaon raconte librement ses combats, ses triomphes ; il dit dans un style vigoureux et mouvementé les Kétis défaits, leurs rois enchaînés, la joie de ses peuples libérés, les suprêmes holocaustes. Epoque unique, resplendissante, épopée de Thèbes et de ses autels !

« Les descendants des grands bâtisseurs semblèrent se rendre compte de leur impuissance et bien que le monument demeurât incomplet, car, selon la théorie égyptienne, il devait comprendre un sanctuaire, une salle hypostyle et une cour, ils n'osèrent point entreprendre le dernier pylône et la cour à portiques, complément naturel de la salle hypostyle. Trois siècles s'écoulèrent. Thèbes vit sa gloire se ternir, mais tel était le prestige du temple que les derniers pharaons dont la main débile laissait échapper le sceptre, crurent pouvoir reprendre la truëlle géante des aïeux endormis ! L'Éthiopien Tahraka continuant les efforts des Bubastites, rêva une salle hypostyle plus magnifique que celle des Ramsès : huit colonnes seulement furent dressées au milieu des portiques inachevés, témoins ironiques d'une tentative désiroire. En vain, les Ptolémées s'acharnèrent ; le monument national de la foi égyptienne resta définitivement tronqué . . . Thèbes d'ailleurs avait glissé aux abîmes et s'épuisait en convulsions dernières. Vaincus, les peuples du Nord étaient revenus à l'assaut ; Amon ne sut point les repousser cette fois, et leur vengeance fut terrible. Assurbanipal, Cambyse laissèrent derrière eux des souvenirs qui ont traversé les âges et vivent dans

la mémoire des fellahs! La ville « retentit du bruit des lanières, du fracas des chars écrasant les enfants devant les portes »; le feu, le massacre, le pillage et l'incendie firent mieux que les siècles; la barque d'Amon jetée au fond du lac sacré, le trésor du temple emporté à Ninive!... la loi d'Égypte ne s'en releva point. Les hommes du Nil doutèrent de leurs dieux! Les révoltes étouffées dans le sang, le tremblement de terre de l'an 27 avant J.-C., les inondations du Nil, la rage des conquérants portèrent à Thèbes le coup mortel. Elle disparut rasée du monde! Strabon n'en parle que comme d'une bourgade et elle s'endort à jamais dans le temps et l'oubli jusqu'au jour où les fanfares guerrières de Bonaparte viennent réveiller ses échos séculaires. Avec les travaux de la commission d'Égypte, le temple rentre brusquement dans l'histoire, mais il ne renaît pas. » — Voir aussi le *Temps* du 28 février: « la reconstitution des temples de Karnak. »

\* **Rome réhabilite Savonarole.** — L'Église romaine, qui a brûlé Savonarole, vient de donner un bel exemple de justice en réhabilitant ce martyr. Sans doute elle y était forcée par ses propres intérêts, car elle ne voulait pas laisser la gloire de ce héros tourner contre elle. Espérons qu'un jour elle consentira à réhabiliter aussi tant d'autres victimes si iniquement immolées par elle. En attendant, voici comment s'exprime la *Vox urbis* (journal imprimé à Rome même), de décembre 1898, n° 3, p. 18, au sujet d'un récent poème d'Angelus Millius, sur Jérôme Savonarole: « Celeberrimus frater Dominicanus, corruptis sui sæculi moribus tam eloquenter *sanctæque* adversatus, crudeli postea supplicio *immeritoque* affectus... Cito omnium fratrum admirationem in se rapit; iam Bononia Florentiam accitur, ubi Savonarolæ *virtus sanctissima fulgebit*, ejusque nomen volabit ad astra... Florentini *insania obcæcati* ad extremum supplicium eum tradi iubent... Poeta depingit *heroa* moriturum, qui... carnificis manibus *magnam animam* exspirat... »

\* **Lamennais et l'Eucharistie.** — La *Petite Revue internationale* du 19 février 1899 a publié deux lettres inédites de Lamennais, l'une du 28 juillet 1820 à l'abbé Clauzel de Montals, l'autre du 3 juin 1834 à l'abbé Combalot; puis elle raconte qu'« un vétéran de la presse catholique, ami de jeunesse » de Lamennais, lui a demandé « à quel moment précis il avait cessé de croire à la présence réelle ». Pour ce vétéran, la présence réelle était sans doute la transsubstantiation. Lamennais répondit: « Le lendemain du jour où je résolus dans mon âme de résister à l'autorité du Souverain pontife » (p. 203). Donc, pour Lamennais, la croyance à la transsubstantiation allait de pair avec la croyance à l'autorité du pape; celle-là n'était fondée que sur celle-ci, et du moment

que l'autorité du pape croulait, c'en était fait aussi de sa croyance à la transsubstantiation. Il est certain que la transsubstantiation n'a été présentée comme dogmatique que par les papes. Ajoutons que, même dans l'Eglise romaine, beaucoup de théologiens et de fidèles, qui acceptent l'autorité du pape, rejettent cependant la transsubstantiation (v. la *Revue*, n° 24, octobre 1898, pp. 783-793).

\* **Ein Vortrag des Herrn Pfarrer Rachel über die Reformbestrebungen der altkatholischen Kirche.** — Der Redner gab in der Einleitung zu seinem Vortrag Vorerörterungen über die Geburtsstunde des Altkatholizismus am 18. Juli 1870, über die beiden ersten Altkatholikenkongresse in München und Köln 1871 und 1872, über die 1873 erfolgte Bischofswahl und ging dann über auf die Notwendigkeit von Reformen. Zuerst erörterte Herr Pfarrer Rachel diese Reformbestrebungen im allgemeinen, die dabei sich ergebenden Schwierigkeiten der Scheidung zwischen Wesentlichem und Unwesentlichem, die Bedeutung der Tradition und die damit zusammenhängenden Sitten und Gebräuche von ihrer nicht verwerflichen Seite. Hierauf entwickelte er ausführlich und mit vielen interessanten historischen Einzelheiten die altkatholischen Reformbestrebungen im besondern mit Rücksicht auf folgende Punkte: 1. Ablässe, Skapuliere, geweihte Medaillen und Rosenkränze. Er legte an der Hand der Geschichte deren Entstehung und Weiterentwicklung dar, begründete die Verwerflichkeit derselben und die daran sich knüpfenden Missbräuche. 2. Die *römische* Marien-, Heiligen-, Reliquien- und Bilderverehrung. Redner legte hierbei grosses Gewicht darauf, dass wir Altkatholiken nur die *römische* Art dieser Verehrung und nicht die Verehrung selbst verwerfen. Er fasste die altkatholische Lehre darüber zusammen wie folgt: I. Wir glauben, dass diejenigen, welche sich in hervorragender Weise um die Kirche verdient gemacht, die ein durch echt christliche Tugenden ausgezeichnetes Leben geführt haben und deswegen Heilige heissen, in den Himmel gelangen; wir *glauben* es, aber wir *wissen* es nicht. II. Wir glauben, dass die Heiligen bei Gott Fürbitte für uns einlegen. III. Wir verehren die Heiligen, indem wir ihr Andenken ehren und ihrem Vorbilde nacheifern, gemäss dem Spruche des Apostels: «Seid eingedenk eurer Lehrer, die euch das Wort Gottes gesagt haben; solcher Ende schauet an und folget ihrem Glauben nach.»

Der römischen Kirche gegenüber geisselte der Redner gebührend die Übertreibungen und Geschmacklosigkeiten der Heiligen-, Reliquien- und Bilderverehrung, sowie die angeblichen Wunderwirkungen der Heiligen und ihrer Bilder. 3. Die Lehre vom Teufel, Fegfeuer und Hölle. Hierbei erörterte Redner die Teufelaus-



treibungen, den mit dem Teufel in Verbindung gebrachten Hexenglauben und die krassen Vorstellungen, die sich über Fegfeuer und Hölle selbst auf akademischen Lehrstühlen, z. B. in Münster breit machen. 4. Die Wallfahrten und Prozessionen. Bei Anerkennung des Schönen derselben hob er die damit verknüpften Missbräuche hervor und bemerkte, dass die Prozessionen vielfach eine Provokation der Andersgläubigen seien. 5. Fasten- und Abstinenzgebote. Jeder Zwang hierbei ist zu verurteilen. Freiwillige Entziehung von Speise und Trank aber kann segensreich wirken als Äusserung der Herrschaft des Geistes über den Leib. 6. Den Beichtzwang stellte der Herr Redner in seiner Verwerflichkeit dar, ohne dass wir dabei die Beichte selbst verwerfen. 7. Es wurde ebenso die Verwerflichkeit des Cölibatszwanges dargelegt und zuletzt die Berechtigung der Abschaffung der lateinischen Sprache im Gottesdienst. Unter allen Reformbewegungen, so endete Herr Rachel seinen Vortrag, hat der Altkatholizismus massvoll die rechte Mitte gewahrt und viele Übelstände beseitigt, deren Abschaffung schon vor 1870 von einsichtsvollen Katholiken sehnlichst gewünscht wurde. In stetem Hinblick auf das christlich-religiöse Ziel werden wir unser Reformwerk zu Ende führen, indem wir uns dabei des Beistandes Gottes bewusst sind. Und wenn Gott mit uns ist, wer kann dann wider uns sein?

(*Altkath. Volksblatt*, 13. Januar 1899.)

\* **La réforme catholique et le protestantisme.** — La réforme réclamée par quelques catholiques-romains (MM. Schell et Joseph Müller), est appelée par quelques protestants « Catholicisme réformiste » (?) et signalée ainsi par M. A. Ebray dans la *Revue chrétienne* du 1<sup>er</sup> mars 1899 (p. 190): « Les protestants, tout en donnant la préférence à leur confession, *doivent favoriser*, du côté du catholicisme, la naissance d'un esprit nouveau qui pourrait diminuer la distance qui sépare les deux confessions, et cela, alors même que les novateurs catholiques tels que MM. Schell et Müller, se défendent énergiquement d'incliner vers le protestantisme, et lui prodiguent même, comme s'ils voulaient se laver de tout soupçon d'hérésie, des attaques *presque toujours injustes*. Procéder ainsi, c'est en quelque sorte pratiquer le pardon des injures, en vue d'une œuvre sinon d'union, du moins de rapprochement. » Nous applaudissons d'autant plus volontiers à ces sentiments de sympathie que maints journaux protestants, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, ne manquent jamais une occasion d'attaquer les anciens-catholiques au grand profit de Rome. Ne serait-il pas temps que cette hostilité, religieusement inexplicable, cessât, et que de misérables intérêts politiques, de la part des journaux en question, disparussent devant les grands intérêts du christianisme?

\* **La théologie de conciliation.** — La *Revue* (janvier 1899, n° 25, p. 60-65) a indiqué, quoique d'une manière très sommaire, en quoi elle consiste et quelle en est l'importance. C'est une nouvelle ère *théologique* qui semble commencer. Non que le désir de concilier la science et la foi soit nouveau; on le trouve chez les premiers philosophes chrétiens, et il n'a cessé depuis lors de travailler les esprits. Mais il est certain que, présentement, le besoin de cette conciliation se fait particulièrement sentir. Il faut signaler, à ce point de vue, une « étude sur l'évolutionnisme chrétien », publiée par M. E. Pétavel-Olliff dans la *Revue chrétienne* (février et mars 1899), étude très intéressante, dans laquelle il fait écho à MM. Conrad d'Orelli, Paul Chapuis, Henry Bérenger, Gaston Frommel, Hyacinthe Loyson, et dit expressément: « C'est aux Eglises, ou, à défaut des Eglises, c'est aux individus chrétiens de prendre l'initiative d'une réconciliation, d'abord en confessant les erreurs d'une croyance aveugle, routinière, littéraliste, et, s'il faut trancher le mot, souvent superstitieuse et tyrannique, puis en la remplaçant par une doctrine qui n'ait rien d'antiscientifique. L'heure à sonné d'une réforme de l'enseignement religieux... Une religion qui se traîne à la remorque de la culture est condamnée... Lorsque, vers la fin du III<sup>e</sup> siècle, l'Eglise eut conquis l'opinion dirigeante, on appela *pagani* les attardés de la tradition mourante. Le jour serait-il venu où à son tour le soleil qui se leva sur les collines de Galilée verrait pâlir ses rayons pour ne plus suffire qu'aux traînards de notre civilisation ? »

Très bien, disons-nous. Mais il ne suffit pas de proclamer la nécessité de la conciliation de la science et de la foi, il faut encore et surtout en indiquer le moyen. M. Pétavel pense « que l'évolutionnisme chrétien nous présente tout au moins le point de départ de cette conciliation ». Mais ce n'est là qu'un point particulier. Ce qu'il faut avant tout, c'est le critérium qui doit guider, la règle qui doit diriger cet immense travail. C'est ici qu'apparaît de nouveau la grande question du critérium, à laquelle on songe très peu, chacun n'étant préoccupé que de suivre son propre arbitre. Pour nous, nous le répétons, ce n'est pas « la religion chrétienne », mais seulement la fausse théologie de certains théologiens, qui se traîne à la remorque de la culture et qui est condamnée; ce n'est pas une réforme du vrai dogme chrétien qui est nécessaire, car le vrai dogme chrétien, étant la doctrine même du Christ, est éternel et irréformable aux yeux des chrétiens. Ce qui doit être réformé, c'est la théologie même, ou les spéculations théologiques, les explications obscures ou erronées que l'on donne trop souvent des enseignements de J.-C., et qui, confondues avec ces derniers, les compromettent dans les esprits qui ne savent pas les en distinguer. Or, cette distinction ne se fera jamais mieux qu'avec le critérium

catholique de l'ancienne Eglise; et une fois cette distinction faite, il n'y a plus qu'à répéter la grande devise chrétienne: l'unité dans les choses nécessaires (les enseignements mêmes de J.-C.), la liberté dans les choses douteuses (les enseignements des hommes), la charité dans les unes et les autres.

\* Le futur „Congrès de l'histoire des religions“, à Paris, en 1900. — D'après le *Journal de Genève* du 5 février dernier, l'idée d'un congrès des religions analogue à celui de Chicago, a été abandonnée et remplacée par l'idée d'un congrès scientifique où il serait question de « l'histoire des religions ». Cette dernière idée est due à l'Ecole des Hautes Etudes; elle a été approuvée par MM. Michel Bréal, L. Leger, Ph. Berger, Senart, Oppert, Al. Bertrand, Maspéro, etc. Le gouvernement l'a ratifiée. Un bureau provisoire, avec M. A. Réville pour président, et MM. J. Réville et Marillier pour secrétaires, est chargé de la préparation. Si des catholiques-romains y assistent, ce ne sera pas, paraît-il, comme catholiques-romains, mais comme savants. M. A. S. écrit à ce sujet:

« Les grandes lignes et le programme de cette manifestation de la science historique des religions sont déjà arrêtés et l'on peut se faire une idée de ce qu'elle sera et de l'esprit qui y régnera. Le congrès, je l'ai déjà dit, sera rigoureusement scientifique. Les religions y seront considérées comme des phénomènes sociaux et historiques qu'il s'agit d'étudier et de connaître aussi objectivement que possible, dans leur origine et leur développement, d'après l'exégèse purement historique de leurs textes authentiques et de leurs monuments. La polémique dogmatique est sévèrement exclue. Tous ceux donc qui s'occupent en historiens des antiquités ou de la vie religieuse de l'humanité y trouveront la liberté de leurs communications scientifiques dans le respect absolu de leur conscience. Voici d'ailleurs les grandes divisions du programme déjà voté par la commission préparatoire.

Le congrès aura huit sections:

1<sup>o</sup> Religions des peuples non civilisés et religion de l'Amérique pré-colombienne.

2<sup>o</sup> Religions de l'extrême Orient.

3<sup>o</sup> Religions de l'Inde.

4<sup>o</sup> Religions de la Perse.

5<sup>o</sup> Religions sémitiques, y compris l'Egypte.

6<sup>o</sup> Religions de la Grèce et de Rome.

7<sup>o</sup> Religions germaniques, scandinaves et slaves. Archéologie préhistorique de l'Europe.

8<sup>o</sup> Religion chrétienne.

Chacune de ces sections pourra, suivant les besoins, se subdiviser encore. Il y aura des séances de section et des séances générales où de grandes conférences préparées par des maîtres pourront initier le public aux résultats acquis dans telle branche d'études. Enfin, la date du congrès a été fixée; il aurait lieu dans la première semaine de septembre de l'année 1900. Les séances d'ouverture et de clôture auraient lieu au palais même de l'exposition, les autres se tiendraient dans les bâtiments de la Sorbonne.

On voit par cette première et rapide esquisse ce que les promoteurs de l'entreprise ont voulu faire et le but qu'ils se proposent. Ils ont obéi à un pur intérêt scientifique. La science historique des religions est fondée. Elle a une école spéciale à Paris et des chaires dans la plupart des universités d'Europe et d'Amérique. Entre les savants qui s'occupent si activement de ces recherches, il n'existe encore aucun lien autre que les livres qu'ils écrivent. L'opinion publique ignore à peu près complètement l'existence de cette science toute nouvelle. Elle est pourtant constituée; elle a sa méthode et peut exposer des résultats très remarquables dont la philosophie générale et la théologie ne sauraient manquer de faire leur profit. »

\* **En Suisse:** — *L'Alliance évangélique*, dans ses réunions à Genève, en janvier 1899, a traité les questions suivantes: l'Eglise et les Eglises, l'unité dans la diversité, l'Eglise universelle, la diversité dans l'unité, etc.

— A *Berne*, « Eloge de Dœllinger » par M. le prof. Woker, le 26 février dernier.

— A *Genève*, prix universitaires: à M. L. Dumas pour un mémoire sur « François de Lorraine, duc de Guise »; à M. A. Sujol, pour un travail sur « la Morale utilitaire »; à M. Th. Geisendorf, pour un « Exposé des doctrines eschatologiques de l'Eglise et de la Synagogue au premier siècle de l'ère chrétienne ».

A la Société des sciences théologiques, discours de M. le prof. L. Thomas sur « l'origine et le développement de la religion » (de M. le pasteur Ehni), et sur « Clément d'Alexandrie » (d'après M. E. de Faye); — de M. le prof. L. Gautier sur « le Livre des Juges »; — de M. le pasteur Th. Naville sur « les Apocryphes de l'A. T. et les auteurs du N. T. »; — de M. le prof. G. Frommel sur « le fondement économique ou éthique du droit de propriété », et sur « la valeur de la preuve cosmologique ou téléologique de l'existence de Dieu »; — de M. le pasteur F. Chaponnière sur « la situation de l'Eglise de Genève vers 1815 ».

A la Société pastorale genevoise, discussions sur les deux questions suivantes: 1° Le principe protestant de l'autorité de la

Bible est-il modifié par les résultats de la théologie biblique? —  
2° Comment développer dans la piété réformée le sentiment de l'adoration et les manifestations de ce sentiment?

— *Deux Conférences*: — l'une de M. Eug. Réveillaud, sur « le grand péril de la chrétienté, le jésuitisme »; l'autre, de M. le pasteur R. Hollard, sur « l'objet et les raisons de la foi ».

## II. NOUVELLES ECCLÉSIASTIQUES.

\* **Orthodoxes orientaux.** — *En Russie.* Mgr. Palladius, métropolitain de St. Pétersbourg, est mort en janvier 1899, à l'âge de 72 ans. Il était dévoué à la cause de l'union des Eglises. Il a pour successeur Mgr. Antoine, qui le remplacera aussi comme président de la Commission du St. Synode chargée de traiter de l'union avec les Eglises anciennes-catholiques. En même temps que nous rendons hommage à la mémoire du vénéré défunt, nous présentons respectueusement nos félicitations et nos vœux à son éminent successeur.

— *Grecs et Anglicans.* On lit, dans le *Church Times* du 30 décembre 1898, la lettre suivante du Rev. H. Howard Mitchell: « Sir,—In view of the present *rapprochement* between the Holy Orthodox Church and the *Ecclesia Anglicana*, your readers may be interested to hear of the following facts:—

1. At Panteleëmon, a small hamlet of about six houses near us, there is a Greek church, used largely by the nomadic shepherds, who travel over Greece periodically. The priest-in-charge has kindly offered to open his church at anytime to any man of ours who may wish to have a quiet spot in which to meditate or pray.

2. A stroker died this week, and was buried at Astoko, which was the nearest cemetery to us. Every kindness was shown us by the resident Greek priest. He offered the use of his church. This I did not accept, as the first part of the service was taken on ship-board, so that those who were unable to go to the cemetery might participate in the opening part of the service. The priest then offered to take part in the service. We sang the hymn, "When our heads are bowed" at the graveside; the band of H. M. S. *Camperdown* playing the music. When the English burial service had ended, the priest, who stood beside me, vested in a violet cope, lined with crimson, and with a gold cross on the back, recited a form of Vespers for the Dead. The concluding part



consisted of a portion of Scripture taken from the Epistle of St. James, the lesser Apolysis, and the scattering of earth upon the coffin with the words in Greek, "The earth is the Lord's and the fulness of it, and there is none beside". The sight of the venerable Greek priest, with the quaint headdress of the Orthodox Church, and his long white beard and flowing locks coming down over his cope, before and behind, standing side by side with an English priest vested in cassock, surplice, violet stole, and biretta, must have been a valuable object lesson in unity to the multitude present.

Let us pray for the peace of Jerusalem.

— *Etudiants bulgares et russes en Suisse.* Ont fréquenté les cours à l'université (ultramontaine) de Fribourg, pendant l'hiver 1898-99, 15 étudiants de Bulgarie et 23 de Russie. Nous doutons qu'ils appartiennent à l'Eglise orthodoxe.

\* **En Angleterre.** — *Le mouvement antiritualiste.* Nous ne saurions ici en raconter les incidents: ils remplissent les journaux ecclésiastiques et même les journaux politiques. Qu'il suffise de constater l'unanimité de l'opinion européenne à reconnaître la gravité de la crise que traverse en ce moment l'Eglise « établie » d'Angleterre. Nous n'avons point à nous immiscer dans ces débats. Nous nous bornons à faire des vœux pour que tous les vrais chrétiens de cette Eglise ouvrent les yeux sur les défauts de leur situation, et qu'ils aient le courage de recourir aux remèdes efficaces qui seuls peuvent les sauver.

— *L'autorité du « Prayer-Book ».* L'*Anglican Church Magazine* de février 1899 contient une étude du Rev. Dermer, où sont développées les deux propositions suivantes: "a) Our Prayer-Book was, and is still, a compromise; therefore it cannot be expected to speak plainly on every disputable matter; — b) Our Prayer-Book does not profess to be a complete system of rubrical instruction for all its ministers."

\* **Aux Etats-Unis.** — *Statistique ecclésiastique.* Le *Church Times* du 30 décembre 1898 a publié (p. 798) une Lettre de Chicago sur « l'Eglise américaine et la Conférence de Lambeth », lettre dans laquelle se trouve la statistique suivante:

Baptisms, 192,725; confirmed, 134,941; communicants, 681,645; Sunday-school teachers and officers, 49,317; Sunday-school pupils, 438,968; pupils in parish schools, 12,114; pupils in industrial schools, 15,061; parishes and missions, 6,189; church edifices, 5,624. Number of church clergy: Bishops, 83; priests, 4,380; deacons, 380. Church hospitals, 72; orphanages, 52; homes, 102; academic insti-

tutions, 136; collegiate institutions, 13; theological institutions, 22; other institutions, 38.

Financial contributions are shown as follows : Parochial purposes, doll. 31,541,178·97; diocesan purposes, doll. 3,456,944·83; missionary purposes and other than diocesan, doll. 1,542,906·44; other extra diocesan objects, doll. 2,149,258·85; education of the ministry, doll. 56,575·06; aged and infirm clergy, doll. 171,554·97; widows and orphans of clergymen, doll. 137,925·14; total contributions for all purposes, doll. 39,523,364·11. Endowments were as follows : Episcopal funds, doll. 2,639,984·93; parish endowments, doll. 2,079,521·02; aged and infirm clergy, doll. 745,527·90; widows and orphans of clergy, doll. 634,852·17; hospitals and other institutions, doll. 8,646,115·25; total endowments, doll. 14,746,001·27.

— *Le sectarisme protestant aux Etats-Unis.* D'après une récente statistique, les presbytériens de ce pays se décomposent en 12 groupes, les baptistes en 13, les méthodistes en 17, etc. Un journal protestant (le *Progrès religieux* de Genève) attribue ce fait regrettable aux confessions de foi : dès qu'on n'est plus d'accord avec la confession de foi de son Eglise, on forme un nouveau groupe. Donc, d'après le journal susnommé, il serait mieux de supprimer toute confession de foi. Disons, nous catholiques, que le remède proposé ne vaut pas mieux que le mal : car l'absence de toute confession de foi, c'est la confusion dans la même Eglise, au lieu de la confusion entre Eglises multiples ; c'est toujours la confusion. Varier les formes du mal n'est pas guérir le mal, au contraire. Au lieu de condamner les professions de foi, il faudrait les bien faire, c'est-à-dire n'y introduire que le dogme, le vrai dogme, les seules paroles de J.-C. sans explications théologiques. Alors on serait un dans la même foi objective ; les explications théologiques étant choses humaines, seraient laissées à la liberté de chacun : *in certis unitas, in dubiis libertas*. Mais, au lieu de cela, on veut introduire dans les confessions de foi les manières d'expliquer les dogmes, les opinions théologiques, sur lesquelles on peut être d'accord pour quelque temps dans les petites Eglises, mais qui doivent être tôt ou tard améliorées selon les progrès des sciences, de la philosophie et de l'histoire, et qui par conséquent doivent changer. Et c'est ainsi que les Eglises se divisent et se subdivisent, parce qu'elles ont perdu la notion exacte du vrai dogme, et parce qu'elles le confondent avec les spéculations théologiques et avec les formules dites dogmatiques. Pourquoi donc ne pas revenir à cette notion exacte ?

\* **Le protestantisme genevois.** — En décembre 1898, un *Appel*, signé par MM. Barde, Frommel et Frank Thomas, contient

la déclaration suivante : « Libéralisée, c'est-à-dire déchristianisée par la revision constitutionnelle de 1874, le caractère propre de l'Eglise nationale d'être une société chrétienne, c'est-à-dire de relever de Jésus-Christ, de sa personne, de son œuvre et de son enseignement, lui a été progressivement mais totalement enlevé. De telle sorte qu'on pourrait dire qu'elle n'a qu'un dogme, et qu'en fin d'analyse, ce dogme, c'est une licence doctrinale absolue. Dépendante du bon plaisir de l'Etat, elle n'est plus chrétienne de droit. La plus grave des raisons de sa faiblesse, c'est que l'Eglise nationale n'est pas homogène : deux fractions se la partagent. L'union, plus fictive que réelle des deux partis est désastreuse pour chacun d'eux. La prédication alternante des deux tendances ne peut avoir une influence heureuse au point de vue spirituel ; les élections pastorales donnent lieu à des compromis, et la diplomatie qui les accompagne, quand ce ne sont pas les pires manœuvres de la dernière heure, jettent sur l'Eglise qui les tolère, les admet et les emploie, un discrédit peu favorable à la dignité de sa mission spirituelle, etc. »

M. Fr. Chaponnière a remarqué, dans la *Semaine religieuse de Genève* (7 janvier 1899), que, si l'Eglise protestante nationale n'est plus chrétienne *de droit*, « elle est restée, du moins partiellement, chrétienne *de fait* » ; que, si chaque pasteur y enseigne librement et sous sa propre responsabilité, de fait les pasteurs les plus libéraux « ne poussent point le nationalisme jusqu'au déisme ou jusqu'au panthéisme ». Le *Progrès religieux de Genève* (4 mars 1899), libéral, ayant déclaré que, dans l'Eglise protestante nationale, « les diverses tendances de l'orthodoxie et du libéralisme dogmatique peuvent et doivent vivre fraternellement », la *Semaine religieuse* du 11 mars a répliqué qu'il ne suffit pas de s'entendre sur la question d'Eglise, mais que la question de doctrine importe également. « Eh quoi ! a dit ce journal avec une ironie judicieuse, tout le *Credo* de l'Eglise doit demeurer en blanc ou se dérouler en partie double. Il n'y a qu'un seul article cardinal, intangible, sacré, un seul *articulus stantis vel cadentis Ecclesiæ*. C'est celui-ci : « Je crois la sainte Eglise . . . » — *Universelle ?* — Oh ! non pas ! « Je crois la sainte Eglise *nationale* de Genève et à la communion des orthodoxes *nationaux* avec les libéraux *nationaux*. » — Nous ne savons, en vérité, si nous lisons l'Evangile avec des lunettes colorées, mais on ne nous persuadera jamais que ce soit pour établir cet article de foi sur la terre que le Fils de Dieu ait quitté les splendeurs célestes et soit venu mourir ici-bas sur une croix. »

On lit encore dans ce même journal (11 mars) : « Quant à nos Eglises protestantes, que de divisions mesquines, que d'infidélités coupables elles étalent aux yeux de ceux qui les contemplent du



dehors! Combien de leurs membres qui associent à quelques pratiques religieuses toutes les frivolités mondaines, et qui seraient bien embarrassés s'ils avaient à rendre compte de leur foi personnelle! Comment des Eglises qui doivent traîner après elles de pareils boulets pourraient-elles être des puissances vivantes? Et que de préjugés règnent encore parmi nous sur la vraie nature de l'Évangile! Ici, ce sont des savants qui lui substituent un système de philosophie; là, des ouvriers qui, oubliant que Jésus a travaillé de ses mains et qu'il a honoré le bois en l'équarissant et en le tachant de son sang rédempteur, considèrent l'Évangile comme l'ennemi des pauvres et des petits!»

Ces griefs contre les protestants libéraux irritent naturellement ces derniers, qui répliquent ainsi, dans le *Progrès religieux*: « Notre Eglise est de plus en plus menacée par l'esprit piétiste et sectaire. Des personnalités, nourries dans de petites chapelles, s'y introduisent à la faveur de ses institutions libérales et travaillent à la désagréger. On pense ainsi, avec l'aide des éléments antireligieux et ultramontains, amener la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et avec elle le renversement des principes libéraux et démocratiques sur lesquels notre Eglise est fondée. Les sectes piétistes et ploutocrates auront alors beau jeu, et ce ne sera plus le peuple qui sera souverain dans l'Eglise, ce sera l'argent. »

— *Un aveu.* Dans le canton de Genève, un théologien protestant, M. F. Duperrut, gémit, à bon droit, sur les divisions protestantes, et il désire une union. « L'unité de vues, dit-il, serait possible . . . Un accord peut et doit se faire entre les membres de notre famille religieuse. Assez longtemps nous avons offert au monde le spectacle de nos dissensions intestines . . . L'heure ne serait-elle pas venue de nous attacher aux points essentiels qui nous sont communs? . . . On sentirait qu'une Eglise vraiment digne de ce nom, doit être fondée sur une foi commune. » (*Le Progrès religieux*, 18 février 1899.) Nous, catholiques, nous ne pouvons qu'applaudir à ces sages paroles, et nous souhaitons vivement aux protestants de trouver le moyen efficace d'arriver à cette « foi commune ». Qu'ils ne croient pas, toutefois, qu'il suffise pour cela de consentir à des compromis sur « l'organisation de l'Eglise », comme semble le croire M. Duperrut même. La question est autre: elle porte sur la foi même, foi objective et subjective, et non sur l'organisation de l'Eglise, encore moins sur une organisation qui permettrait d'abriter dans la même Eglise des *fois contradictoires*. De tels compromis reculent la difficulté, mais ne la résolvent pas.

Dans le même numéro de ce journal, un autre théologien de la même Eglise, M. Ed. Montet, veut bien nous faire l'honneur de

s'occuper du catholicisme libéral, mais pour en dire ceci: « Le catholicisme libéral est encore trop près de ses origines pour avoir poussé loin son mouvement d'évolution. Né d'une violente opposition au dogme nouveau de l'infaillibilité papale, son libéralisme a été trop occupé à une polémique urgente pour avoir pu se développer dans le domaine du dogme. » Il est très vrai que les théologiens de notre Eglise ont dû consacrer beaucoup de temps à réfuter le dogme de l'infaillibilité papale dans ses sources et dans ses conséquences; mais il est vrai aussi qu'ils ont fait autre chose. Nos travaux, et en particulier cette *Revue*, le prouvent. Quant à évoluer « dans le domaine du dogme », nous n'y songeons pas, parce que nous recommencerions soit l'évolution papiste qui a fait des additions au dogme, soit l'évolution protestante qui y a fait des suppressions, et ce n'est pas la peine: *non bis in idem*. Nous avons mieux à faire. Tout disposés à évoluer, selon les progrès des sciences et de la philosophie, *dans le domaine libre des spéculations théologiques*, nous ne songeons qu'à affirmer le vrai dogme, à le constater historiquement, à le séparer des spéculations que les théologiens y ont ajoutées dans le cours des siècles. Et par dogmes, nous n'entendons pas les explications données par les écoles théologiques aux paroles de J.-C., mais uniquement les paroles mêmes de J.-C., telles qu'elles sont relatées dans la Tradition universelle de l'Eglise et dans la Sainte Ecriture, suivant le critérium catholique formulé par Vincent de Lérins: *quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*. Là est notre mission, et nous croyons que là aussi est le secret de la future union des Eglises chrétiennes. Nous attendrons patiemment que chacune ait épuisé ses impuissantes « évolutions ».

\* **Le papisme libéral.** — Les catholiques-romains qui ont conservé des principes libéraux, jouent de malheur dans leur Eglise. On connaît la récente mise à l'Index des ouvrages du prof. Hermann Schell, de Wurzburg (Dogmatique catholique, Vérité divine du christianisme, le Catholicisme comme puissance de progrès, les Temps nouveaux et la foi antique). En apprenant sa condamnation, le prof. Schell a prononcé devant ses élèves, qui l'ont applaudi, les paroles suivantes: « Comme homme, comme prêtre et comme savant, j'ai toujours servi la vérité; je n'ai rien à retirer, rien à corriger. On ne saurait attendre de moi une lâche soumission en contradiction avec mes convictions scientifiques. Je continuerai comme par le passé à rechercher la vérité. » Hélas! peu de jours après, M. Schell a fait sa soumission. On lit à ce propos dans le *Katholik* de Berne (11 mars 1899, p. 81-82):

« Mit Recht erinnert die « Allgem. Ztg. » daran, dass man jüngst in Frankreich die gleiche traurige Geschichte erlebt hat. In Paris schienen auf einmal unter der Führung der Theologen Duchesne und Loisy die kirchengeschichtlichen und biblischen Studien wieder zu erwachen. Namentlich machte Duchesne, ein sehr hervorragender Forscher, viel von sich reden. Er stand auch, wie wir sehr gut wissen, mit den hervorragendsten Theologen der anglikanischen Kirche in freundlichster, zum Teil sogar in freundschaftlichster Beziehung. Besonders bemühte er sich auch, in Rom die anglikanischen Weihen zur Anerkennung zu bringen. Er hatte damit den gleichen Erfolg wie Schell mit seinem « Fortschritt ». Nur kam bei Duchesne noch hinzu, dass den Studenten von St. Sulpice verboten wurde, seine Vorlesungen über Kirchengeschichte zu hören. Jetzt ist er ein stiller Mann; er trat in den Staatsdienst über und treibt an einem französischen Institut in Rom archäologische Studien. Sein Freund und Kollege Loisy aber verlor seine Lehrstelle und ist nun Beichtiger in einem Frauenkloster, in dem er hoffentlich kein grosses Unheil anstiften wird.

« Stille, stille, kein Geräusch gemacht; seid nur still und immer still, wie's der Lehrer haben will. » So haben wir vor einem halben Jahrhundert in der Elementarschule gesungen. Wir empfehlen das Liedlein den Trägern der römischen « Wissenschaft » zur Beherzigung und Einübung. Der Lehrer ist der unfehlbare Papst. Wer die dumme blasierte Redensart hört, die vatikanischen Dogmen hätten keine praktische Bedeutung, erinnere an die Stille des Kirchhofs, die in die römischen theologischen Schulen eingezogen ist. Unsere Hoffnung aber ist die, dass doch hie und da wieder einige Elementarschüler zur Altersreife gelangen und dem Herrn Lehrer mit gerührtem Herzen lebewohl sagen. »

\* **Rome et la science.** — Ce qui précède est la preuve évidente que Rome ne veut pas permettre à son clergé la recherche indépendante de la science. Les belles phrases qu'elle prononce de temps à autre pour la glorification platonique de la vérité et de la science, ne sont que des phrases creuses, destinées à tromper le public, toujours naïf. En réalité, Rome ne permet les recherches scientifiques qu'à la condition qu'elles tournent à sa propre glorification; et dès qu'elle a lieu de douter qu'il en soit ainsi, elle les empêche. Il faut lire, à ce sujet, ce que M. l'abbé Garilhe vient de publier sur la situation « scientifique » du clergé en France. Il reconnaît qu'elle est déplorable, et il en gémit. « On ne saurait, dit-il, garder longtemps la direction des âmes, quand on n'a plus celle des intelligences et des esprits. » Il rappelle que l'évêque Frayssinous avait voulu fonder à Paris une école de hautes études

théologiques, et que l'archevêque de Quélen fit échouer le projet par son intransigeance; que Cousin et Villemain, d'accord avec Louis-Philippe, ont voulu reprendre le projet de Frayssinous, mais que l'archevêque Affre s'y est opposé; que, sous Napoléon III, vingt-cinq bourses furent créées à l'école des Carmes pour tâcher de former une élite dans le clergé, mais en vain; que jamais l'évêque Maret, doyen de la Sorbonne, ne put obtenir l'institution canonique de Rome pour la Faculté de théologie catholique; et que, quand celle-ci disparut, l'*Univers* célébra avec satisfaction la disparition de ce dernier foyer de gallicanisme. Il faut remarquer que la formation scientifique des professeurs de théologie, dans les séminaires français, est nulle et complètement à la merci des évêques, qui, quatre-vingt-dix-neuf sur cent fois, sont des administrateurs (et quels!) et non des théologiens. Rome maintiendra toujours cet état de choses, parce qu'elle sait bien que, le jour où le clergé français serait instruit, il serait indépendant, et que, le jour où il serait indépendant, il secouerait le joug de la papauté.

\* **L'américanisme et Léon XIII.** — Le pape qui a condamné le libéralisme catholique en Europe, ne pouvait pas ne pas le condamner aussi en Amérique. Dans une lettre adressée au cardinal Gibbons, Léon XIII, tout en ne s'élevant pas contre une certaine adaptation du catholicisme aux mœurs et aux usages politiques des Etats-Unis, a cependant condamné, et très explicitement, les idées les plus caractéristiques du P. Hecker. Le pape, en effet, réprovoque la subordination des vertus passives aux vertus actives; il réprovoque encore « l'opinion qui, sous prétexte d'inspiration directe de l'Esprit-Saint, rejette comme superflu le magistère externe dans la direction des âmes, surtout de celles qui tendent vers la perfection »; il réprovoque aussi l'idée que, « pour attirer les dissidents au catholicisme, il faille accorder davantage aux exigences de l'esprit humain ». — Mgr Ireland, archevêque de St-Paul (Minnesota), qui avait rédigé, pour l'ouvrage du P. W. Elliott sur le P. Hecker, une introduction des plus élogieuses, et qui était récemment arrivé à Rome pour s'expliquer avec Léon XIII, a écrit, dès le 22 février dernier, au souverain pontife, une lettre où il déclare qu'il répudie et condamne les erreurs réprovoquées par le pape avec d'autant plus d'empressement que jamais sa foi catholique ne lui a permis d'ouvrir son âme à de pareilles extravagances; il affecte donc de distinguer entre le *mauvais américanisme*, qu'il estime n'avoir lui-même jamais professé, et le *bon américanisme*, que le pape ne songerait nullement à désapprouver. Mgr Gibbons, qui se portait, naguère encore, garant de « l'entière orthodoxie » du P. Hecker, se soumettra sans doute de même, en se réfugiant derrière quelque distinction subtile.

Donc, au moyen de la distinction entre l'américanisme *politique* et l'américanisme *religieux*, toute cette affaire semble sinon résolue, du moins apaisée. Le P. Hecker, qui n'est plus là, est condamné. Ses anciens partisans, comme Mgr Ireland, ont leur liberté d'allure *en politique*, c'est-à-dire pour la vie extérieure; c'est tout ce qu'ils demandent. La doctrine et les dogmes ne les gênent ni ne les tourmentent. Les catholiques libéraux de l'école Falloux-Lacordaire-Montalembert, qui regardaient la liberté comme une *fin* et qui en faisaient une *doctrine*, n'existent plus. Aujourd'hui, les libéraux du catholicisme romain n'acceptent et ne revendiquent la liberté que comme un *moyen* et une *méthode*, rien de plus. Les rédacteurs de la *Quinzaine* (1<sup>er</sup> mars 1899) déclarent en toute franchise que « l'américanisme est une *tactique*, et que ceux qui ont voulu en faire une *théologie* ont eu tort » (p. 65); que « ce qui distingue les américanistes, ce n'est pas le credo ou la discipline, mais l'esprit de *conduite* et la *stratégie* » (p. 79); qu'à ce titre « ils ne peuvent pas devenir des libéraux; que, si l'on donne à ce mot sa signification continentale, ils sont des *antilibéraux*, car ils sont à la fois sociaux, démocrates et respectueux d'une Constitution contraire aux idées et aux pratiques du libéralisme continental » (p. 80). On ne saurait dire plus clairement que l'américanisme accepte tous les dogmes romains passés, présents et futurs, et qu'il ne tient qu'à une chose: porter le drapeau de la dogmatique romaine à *sa manière*, avec la liberté d'allure *extérieure* qui lui convient. L'omelette est papiste, il n'y a de différent que la façon de casser les œufs et de les faire cuire. Fallait-il faire tant de bruit pour une omelette?

Toutefois, il est bon de ne pas oublier les divisions auxquelles cette affaire a donné lieu à Rome, parmi les cardinaux et les théologiens; divisions qui ont clairement montré ce qu'est, au fond, la fameuse paix romaine. Voir l'article publié sous ce titre: *Pax romana*, dans le « Church Times » du 17 février dernier. Voir surtout la *Cultura sociale* de l'abbé Murri, le *Mont-Blanc* (Val d'Aoste) du 16 décembre 1898, la *Semaine religieuse de Genève* du 11 février 1899.

\* **L'ultramontanisme et la France.** — Le fameux *Gesta Dei per Francos* doit être remplacé par un *Gesta papæ per Francos*, et la fille aînée de l'Eglise n'est au fond que la fille aînée de la papauté. Longtemps, il est vrai, l'Eglise de France a lutté pour ses libertés, mais toujours en lâchant pied de siècle en siècle. Aujourd'hui, il n'y a plus ni gallicanisme ni catholicisme dans l'Eglise officielle de France, il n'y a plus que le papisme. Les Français intelligents sont les premiers à en rire, mais aussi les premiers à le supporter; autrefois, ils auraient fait une réforme ou une révolution,



mais actuellement ils ne sont plus capables ni de l'une ni de l'autre. Rome et le jésuitisme les ont sucés et vidés. Je parle en général, car heureusement il y a des exceptions. Ainsi s'expriment, avec une franchise qui les honore et qui peut-être sauvera encore une fois le pays, les publicistes français les plus éminents et les plus courageux. Quant aux meneurs du mouvement papiste, ils ne voient pas qu'ils mènent leur pays et leur Eglise à l'abîme au fond duquel se débattent l'Italie et l'Espagne, l'Irlande et la Pologne. Ils osent même parler de « leur mission providentielle » ! Le cardinal Richard vient de raconter, dans sa dernière lettre pastorale, son dernier entretien avec le président Faure sur cette mission providentielle. Le savant et profond cardinal la faisait remonter « au baptistère de Reims », comme si l'on pouvait établir une unité entre le papisme actuel et le catholicisme de Clovis ; les notions historiques de Son Em. doivent être singulières ! Ce n'est pas tout. Il paraît que cette « mission providentielle » permet au parti papiste d'avoir des visées sur l'Eglise de Russie. On connaissait déjà les projets de Léon XIII ; mais il était bon de constater aussi ceux du cardinal de Paris. « L'union, a-t-il dit, qui s'est formée, depuis quelques années, entre la France et la Russie nous apparaissait comme une des manifestations de « notre mission providentielle ». N'est-ce pas candide ?

\* **Sorties de Rome.** — C'est par centaines de personnes que les sorties de Rome ont lieu *en Autriche*. Que font les autres Eglises pour favoriser la vérité chrétienne dans une circonstance aussi grave ? Je l'ignore ; en tout cas, les devoirs sont grands. *En France*, les prêtres continuent à quitter l'Eglise romaine. Voir sur ce point le « Catholique national » du 28 janvier dernier, p. 5-7. Les protestants, pour venir en aide à ces prêtres, ont ouvert deux « maisons hospitalières » et fondé deux journaux, dont les esprits sont quelque peu différents. On lit dans la *Semaine religieuse de Genève* (protestante), du 18 mars dernier, p. 45-46 : « M. le pasteur J.-B. Corneloup, ancien prêtre, directeur de la Maison hospitalière que l'Œuvre des Prêtres a fondée à Courbevoie, vient de lancer un nouveau journal, intitulé le *Prêtre converti*. C'est une tentative parallèle à celle du *Chrétien français*, rédigé, comme tout le monde sait, par un autre ancien prêtre, M. le pasteur Bourrier, qui dirige à Sèvres un autre asile pour les évadés. M. Corneloup désire faire entendre une note qui n'est pas tout à fait celle de son émule, mais il déclare bien haut ne pas vouloir le supplanter. Le fait est que M. Bourrier veut employer à l'évangélisation de la France d'anciens prêtres qui ne sont point encore très au clair sur les doctrines nouvelles qu'ils entendent embrasser, et qui hésitent à se rendre solidaires du protestantisme

historique, ne voulant pas être impliqués à chaque pas dans des controverses sur Luther ou sur Calvin, sur les Huguenots ou sur les Camisards, sur l'ambition de l'Allemagne ou sur l'or de l'Angleterre. M. Corneloup, lui, est décidé à adopter une attitude résolument protestante et nettement évangélique. Nous ne pouvons que sympathiser avec ses convictions, puisqu'elles sont les nôtres, mais nous ne voulons nullement condamner ni décourager ceux des anciens prêtres qui n'en sont point encore arrivés à la même maturité doctrinale ou spirituelle. *Quant à celui qui est faible dans la foi*, dit saint Paul, *accueillez-le, sans vous mettre à juger ses pensées*. Le *Chrétien français* et la Maison de Sèvres sont toujours patronnés et soutenus par quelques chrétiens évangéliques d'une foi très positive et d'un jugement très sûr. Nous avouons cependant que les détails donnés, dans le *Christianisme* du 17 février, par un pasteur de l'Aisne, sur les conférences faites à Guise par MM. Bourrier et Philippot, sont de nature à nous inquiéter sur l'orientation future de ces anciens prêtres. Sous ce titre: *Explication nécessaire*, l'ex-abbé Victor Charbonnel, qui nous paraît déjà, lui, *fort sujet à caution*, publie, dans le *Signal* du 11 mars, une déclaration relative aux conférences populaires qu'il donne, depuis deux mois, dans les districts miniers de la Belgique. Il se plaint également des insultes des prêtres et des critiques des pasteurs.»

\* **Nécrologie.** — Dr. *Ernst Melzer*. Am 1. Februar dieses Jahres starb in Bonn der als gelehrter und geistvoller philosophischer Schriftsteller in wissenschaftlichen Kreisen bekannte Dr. Ernst Melzer. Am 21. September 1835 zu Leisersdorf bei Goldberg im Regierungsbezirk Liegnitz in Schlesien in sehr dürftigen Verhältnissen geboren, besuchte er zuerst die Volksschule in Seifersdorf, wo ihn ein Verwandter aufgenommen hatte; in seinem 9. Lebensjahr nahm ihn sein Vater, der sich inzwischen in Glogau niedergelassen hatte, wieder zu sich. Seit 1847 besuchte er in Glogau das katholische Gymnasium. Nachdem er dieses absolviert hatte, bezog er 1854 die Universität Breslau, wo er sich zunächst während des ersten Jahres philologischen und philosophischen Studien hingab; im Jahre 1855 wurde auch die von ihm ausgearbeitete Lösung einer philologischen Preisaufgabe: «De vi et usu utique particulæ» von der philosophischen Fakultät mit dem Preise gekrönt. In den drei folgenden Jahren 1855—1858 studierte er katholische Theologie, setzte aber auch seine philosophischen und philologischen Studien fort. Durch ein vom Kultusministerium ihm zugewendetes Stipendium wurde es ihm ermöglicht, nach Beendigung des theologischen Trienniums seit dem Sommer 1859 seine philosophischen Studien in Bonn noch weiter fortzusetzen, wo er am 30. Juli 1860 zum

Doktor der Philosophie promoviert wurde. Nachdem er sich entschlossen hatte, sich dem Lehrfache zuzuwenden, und das philologische Staatsexamen gemacht hatte, war er in seiner schlesischen Heimat bis in die achtziger Jahre als Lehrer an der Realschule (Realgymnasium) zu Neisse angestellt. Nach dem Vatikanischen Konzil schloss er sich mit seinen ehemaligen akademischen Lehrern der altkatholischen Bewegung an. Nach seiner Pensionierung als Lehrer war er einige Jahre hindurch als Redaktor verschiedener Zeitungen in Breslau und Glogau thätig, bis er im Jahr 1887 von Bischof Reinkens als Redaktor des Altkatholischen Volksblattes nach Bonn berufen wurde, das er seitdem vom 7. Oktober 1887 bis zu seinem Tode herausgab. Dieser übernommenen Aufgabe wendete er seine ganze Zeit, seine ganze Sorge und Thätigkeit zu, ein Muster gewissenhaftester Pflichttreue.

Die wissenschaftliche Thätigkeit Melzers war zum grössten Theile (siehe unten das Verzeichnis seiner Schriften) der philosophischen Begründung und Verteidigung der Weltanschauung des positiven Christentums gewidmet. Durch seine Lehrer, Baltzer, Elvenich und Reinkens in Breslau und Knoodt in Bonn, war er in seiner Jugend für die Güntherische Philosophie gewonnen worden; im Geist dieser Philosophie sind auch seine philosophischen Schriften gehalten; er hatte aber die Grundideen der Güntherischen Spekulation in durchaus selbständiger Weise in sich aufgenommen und wusste sie mit einer in der philosophischen Litteratur vielleicht nicht allzu häufigen Klarheit und Fasslichkeit, unbeschadet der in die Tiefe der Probleme dringenden Gründlichkeit, darzustellen. Diese Anerkennung haben seine Schriften, die von seinem Scharfsinn wie von seiner Gelehrsamkeit Zeugnis geben, auch in der Kritik von Fachmännern verschiedener Richtung gefunden. — Ein Denkmal der Pietät gegen seinen ehemaligen Lehrer ist Melzers umfangreichstes Buch, die grössere Biographie Baltzers, die mit Fleiss und Liebe auf Grund eines sehr reichhaltigen urkundlichen Materials ausgearbeitet ist. Eine Biographie Knoodts, die Melzer seit Jahren vorbereitete, zu Ende zu bringen, sollte ihm nicht mehr vergönnt sein.

Aus einem unausgesetzt thätigen Leben, in dem er sich auch in den ältern Jahren und bei zunehmender körperlicher Gebrechlichkeit die wohlverdiente Ruhe nicht gönnen wollte, wurde Melzer unerwartet rasch dahingerafft durch einen ohne vorausgehende Krankheit sich innerhalb dreier Tage dreimal wiederholenden heftigen Anfall von Blutbrechen; der dritte Anfall machte seinem Leben am frühen Morgen des 1. Februar ein Ende. In seinem persönlichen Charakter war er ein wahrhaft guter Mensch in jeder Beziehung. Wer ihn persönlich näher gekannt hat, wird ihn nicht vergessen und sein Andenken in Ehren halten. R. I. P.



*Melzers litterarische Arbeiten:*

Augustini atque Cartesii placita de mentis humanæ sui cognitione quomodo inter se congruant a seseque differant quæritur. *Dissertatio philosophica* . . .

Bonnæ, formis Carthausianis. 1860. 48 S. 8°.

Herder als Geschichtsphilosoph mit Rücksicht auf Kants Recensionen von Herders Ideen zur Geschichte der Menschheit.

Neisse, Verlag von J. Graveur. 1872.

Die Entwicklung des deutschen Kaisertums. Rede zur Geburtsfeier Sr. Maj. des Kaisers und Königs Wilhelm, am 22. März 1874.

Neisse, J. Graveur. 1874.

Baltzer, Joh. Bapt.

Allgemeine deutsche Biographie, Bd. II (1875), S. 33 f.

Dr Baltzer. Ein Lebensbild.

Bilder aus der Geschichte der katholischen Reformbewegung des 18. und 19. Jahrhunderts, I. Serie, 2. Bd., Heft 4 und 5, S. 161—260.

Mannheim, Verlag von Schneider. 1876.

Johannes Baptista Baltzers Leben, Wirken und wissenschaftliche Bedeutung, auf Grund seines Nachlasses und seiner Schriften dargestellt.

Bonn, Verlag von P. Neusser. 1877. II u. 393 S. 8°.

Die Lehre von der Autonomie der Vernunft in den Systemen Kants und Günthers. Nebst einem Anhang über E. von Hartmanns «Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins».

Neisse, J. Graveur. 1879. II u. 105 S. 8°.

Historisch-kritische Beiträge zur Lehre von der Autonomie der Vernunft in den Systemen Kants und Günthers. 2., verbesserte und bedeutend vermehrte Auflage der Schrift: Die Lehre von der Autonomie der Vernunft in den Systemen Kants und Günthers.

Neisse, J. Graveur. 1882. VI u. 244 S. 8°.

Über Eichendorff's Leben und Schriften. (Vortrag in der Neisser Philomathie, gehalten am 26. Mai 1880.)

Liberale Neisser Zeitung, 1880, Nr. 45 (6. Juni) bis 48 (16. Juni).

Die Unsterblichkeitstheorie J. G. Fichtes, vom Standpunkt des Theismus kritisch dargestellt.

(Aus: 21. Bericht der wissenschaftl. Gesellschaft Philomathie in Neisse.)

Neisse, J. Graveur. 1881. IV u. 36 S. 8°.

Der Beweis für das Dasein Gottes in den Systemen von Augustinus und Kant. Rede zur Geburtstagsfeier Sr. Maj. des Kaisers und Königs Wilhelm gehalten am 22. März 1882 in der Aula des Realgymnasiums in Neisse.

Glogau. Druck von C. Flemming. (1882.) 16 S. 8°.

Lessings philosophische Grundanschauung. Eine historisch-philosophische Abhandlung.

Neisse, J. Graveur. 1883. 30 S. 8°.

Goethes philosophische Entwicklung. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie unserer Dichterheroen.

Neisse, J. Graveur. 1884. 73 S. 8°.

Erkenntnistheoretische Erörterungen über die Systeme von Ulrici und Günther.

Neisse, J. Graveur. 1886. V u. 54 S. 8°.

Die theistische Gottes- und Weltanschauung als Grundlage der Geschichtsphilosophie.

(Aus: 24. Bericht der wissenschaftl. Gesellschaft Philomathie in Neisse.)  
Neisse, J. Graveur. 1888. 80 S. 8°.

Joh. Jos. Ign. v. Doëllinger.

Deutsche Denker und ihre Geistesschöpfungen, herausgegeben von  
Ad. Henrichsen, 5. Heft.

Danzig u. Leipzig, C. Hinstorffs Verlagsbuchhandlung (o. J.) 75 S. 8°.  
2. Aufl. 1889.

Goethes ethische Ansichten. Ein Beitrag zur Geschichte der Philosophie  
unserer Dichterheroen.

(Aus: 25. Bericht der wissenschaftl. Gesellschaft Philomathie.)  
Neisse, J. Graveur. 1890. VII u. 44 S. 8°.

Die Augustinische Lehre vom Kausalitätsverhältnis Gottes zur Welt.  
Ein Beitrag zur Geschichte der patristischen Philosophie.

(Aus: 26. Bericht der wissenschaftl. Gesellschaft Philomathie.)  
Neisse, J. Graveur. 1892. III u. 45 S. 8°.

Der Beweis für das Dasein Gottes und seine Persönlichkeit mit Rück-  
sicht auf die herkömmlichen Gottesbeweise.

Erweiterter Sonderabdruck aus dem 27. Bericht der wissenschaftl. Ge-  
sellschaft Philomathie zu Neisse.

Neisse, J. Graveur. 1895. VII u. 101 S. 8°.

Die Unsterblichkeit auf Grundlage der Schöpfungslehre.

Durch eine Beilage über einige moderne Unsterblichkeitslehren ver-  
mehrter Sonderabdruck aus dem 28. Bericht der wissenschaftl. Gesell-  
schaft Philomathie zu Neisse.

Neisse, J. Graveur. 1896. 116 S. 8°.

*Recensionen im theologischen Litteraturblatt von Reusch:*

1874, Nr. 6, S. 138—140: A. Taubert, Der Pessimismus und seine Gegner,  
Berlin, 1873.

— Nr. 14, S. 332 f.: F. A. Hartsen, Die Moral des Pessimismus, Nord-  
hausen, 1874.

— Nr. 20, S. 471—474: F. A. Hartsen, Grundzüge der Psychologie,  
Berlin, 1874.

— Nr. 22, S. 516 f.: F. Harms, Arthur Schopenhauers Philosophie,  
Berlin, 1874.

1875, Nr. 11, S. 260: Krönig, Das Dasein Gottes und das Glück der  
Menschen, Berlin, 1874.

— Nr. 12, S. 275—277: C. F. Heman, Eduard von Hartmanns Religion  
der Zukunft in ihrer Selbstersetzung nachgewiesen, Leipzig, 1875.

1876, Nr. 3, S. 55 f.: Dorner, Zur Erinnerung an den 100jährigen Ge-  
burtstag von F. W. J. v. Schelling, Gotha, 1875.

— Nr. 8, S. 181 f.: J. Hillebrand, Die Grundlinien der Vernunftreligion  
Kants, Cleve, 1875.

— Nr. 19, S. 447—450 u. Nr. 26, S. 620 f.: Ed. v. Hartmann, Ge-  
sammelte Studien und Aufsätze, Berlin, 1876.

1877, Nr. 1, S. 16—18: F. A. Hartsen, Vermischte philosophische Ab-  
handlungen, Heidelberg, 1876.

1877, Nr. 12, S. 266—269: F. Ehrenfeuchter, Christentum und moderne Weltanschauung, Göttingen, 1876.

— Nr. 17, S. 377—383: Carl Freiherr v. Richthofen, Leipzig, 1877.

Eine grosse Anzahl von Recensionen philosophischer Schriften schrieb Melzer für die *Philosophischen Monatshefte*, von Bd. XVIII (1882) bis XXX (1894). F. L.

— *Maurice d'Egidy*, né à Mayence en 1847, mort à Potsdam en janvier 1899; fut lieutenant-colonel, congédié en 1890 à cause de ses opinions politiques et religieuses, publia les ouvrages suivants: *Pensées sérieuses*, 1890; *le Christianisme un*; etc. Il fonda une Revue hebdomadaire, *die Versöhnung*, où il développa une sorte d'unitarisme et de socialisme chrétiens, croyant ainsi revenir au christianisme primitif.

— *Frédéric Lichtenberger*, né à Strasbourg en 1832, mort à Versailles en janvier 1899, fut pasteur à Strasbourg en 1858, puis professeur de théologie à la Faculté de théologie protestante de cette ville; en 1873, pasteur à Paris; en 1877, professeur de morale évangélique à la Faculté de Paris; prit sa retraite en 1895. On a de lui: *Sermons*, 1867; *Histoire des idées religieuses en Allemagne, depuis le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours*, 1873; *Encyclopédie des sciences religieuses*, 1877-1882; *Méditations*, 1881. Il collabora à la *Revue chrétienne*, au *Bulletin*, etc.

— *Charles Read*. Né à Paris en 1819, mort à Paris en décembre 1898; fut en 1844 directeur des cultes non catholiques au ministère des cultes, etc.; dirigea le *Bulletin* de la « Société pour l'Histoire du protestantisme français », de 1852 à 1864; en 1864 créa l'*Intermédiaire des chercheurs*; fut vice-président de la Société biblique protestante de Paris. On a de lui: *Daniel Chamier*, journal de son voyage à la cour de Henri IV, 1859; *Bossuet dévoilé par un prêtre de son diocèse*, 1864; *Les 95 thèses de Luther*, 1870, etc. Il collabora à l'*Histoire générale de Paris*, 1867.

---

## ERRATUM.

Dans la dernière livraison, p. 16, lire 1451, au lieu de 1851.

